

## L'HERITAGE AMERINDIEN DANS LA CULTURE ACTUELLE MARTINICAISE

### HERITAGES ET MEMOIRES DES KALINAGO EN MARTINIQUE

Oliwonlakarayib - Fabienne Jannas et Ghislaine Artigot

Le terme « Kalinago » désigne les populations amérindiennes qui peuplent les petites Antilles à l'arrivée des Européens à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle. Etant un peuple de l'oralité, nous ne disposons d'aucune source écrite directe de leur part. Il est donc difficile de connaître leur histoire avant la fin du XV<sup>ème</sup> siècle. Les sources écrites postérieures nous ont légué une vision péjorative des Kalinago improprement appelés « Caraïbes ». Des recherches scientifiques récentes ont permis d'éclairer certains pans de leur histoire et de remettre en question certains « mythes coloniaux » qui, pendant longtemps, ont obliéré la perception de cette société.

C'est cette réactualisation des connaissances qui a permis la réappropriation de leurs héritages et de leurs mémoires dans les sociétés créoles même si de nombreuses inconnues persistent.

#### I - LES KALINAGO

La critique historique des sources écrites et l'apport d'autres sciences ont permis de percer certains mystères.

##### A - Des sources à l'interprétation longtemps tronquées

Les premières sources européennes sont rédigées par les Espagnols à partir de 1492. Elles livrent une représentation stigmatisante d'une population considérée hors civilisation. La grille de lecture du monde des Espagnols est chrétienne et occidentale et ils considèrent que les cultures amérindiennes n'ont aucune valeur. Ainsi sont posés les prémices d'un système colonial répressif dans les Grandes Antilles qui s'articule autour d'une idéologie ultra-catholique et manichéenne alimentant des préjugés où toute forme de civilisation non chrétienne est perçue comme inférieure, débouchant sur des discriminations et des mesures d'exclusion légitimant le massacre des dites populations. D'autant plus que l'objectif des Espagnols est de prendre possession de ces nouveaux territoires, trouver de l'or et soumettre ces populations. Et les Kalinago nommés « Caraïbe » sont encore un cran en-dessous. Ils sont rejetés dans un monde bestial et sauvage<sup>1</sup> par les Espagnols, choqués de la transgression d'un tabou : l'anthropophagie. Ils sont considérés hors civilisation et combattus avec férocité. Ils nomment d'ailleurs « Caraïbes » tout Amérindien qui leur semble hostile et que la législation espagnole autorise à éliminer.

Les sources écrites postérieures vont perpétuer cette légende de « Caraïbe sauvages ». Elles sont rédigées par une quinzaine d'auteurs au XVII<sup>ème</sup> siècle, alors que la société kalinago a déjà été transformée par plus d'un siècle de contacts avec les Européens. Ce sont des chroniques de voyageurs, de flibustiers et de religieux missionnaires qui ont séjourné aux Antilles durant les 20 premières années de la colonisation française qui « ont valeur d'authentiques sources historiques »<sup>2</sup>. Ecrites à partir d'observations directes et de partage avec les kalinago, elles nous informent sur leur quotidien et leur description physique mais sont d'inégale valeur. La plus importante est celle du Révérend père Raymond Breton qui a vécu près de 20 ans entre 1638 et 1667 parmi les Kalinago de la Dominique et des alentours. Linguiste. Il a rédigé plusieurs ouvrages dont un précieux *dictionnaire Caraïbe-Français* qui nous permet aujourd'hui de connaître la langue des kalinago et leur mode de conceptualisation. Il s'efforce de les comprendre, apprend leur langue et note beaucoup de traits culturels. Un des témoignages les plus authentiques est exprimé dans *Un flibustier français dans la mer des Antilles*. Un anonyme voyageant en tant que soldat de 1618 à 1620, nous livre de nombreux

---

<sup>1</sup> G. Lafleur, *Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens*, Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe, n°109, 1996

<sup>2</sup> *Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*, Musée départemental d'Archéologie Précolombienne et de Préhistoire, Caraïbes ediprint 2008 (état des lieux non exhaustif de ces sources )

détails sur la vie et l'environnement des Kalinago en Martinique. Cependant, ces témoignages d'Européens sont avant tout centrés sur le projet de colonisation et d'évangélisation. Il faut donc les passer au crible de la critique historique car les auteurs ont une vision péjorative des Kalinago appelés « *Sauvages* », à l'exception de l'Anonyme de Carpentras<sup>3</sup> qui relate une expérience positive et témoigne de leur humanité. De plus, ces sources écrites ne permettent pas de connaître l'origine des Kalinago ni leur histoire.

L'archéologie et l'ethnographie ont permis de renouveler l'approche historique. Les artefacts archéologiques mis à jour dans toutes les Antilles ont permis de diviser le passé précolombien en deux grandes périodes<sup>4</sup> :

- Un âge précéramique (objets façonnés en pierre taillée ou polie et en coquillage) correspondant à des 1ères migrations à partir de l'Amérique centrale (péninsule du Yucatan) ou du nord en direction des Antilles vers – 5000 / -4000 avt JC. Ces populations nomades maritimes seraient descendues vers les Petites Antilles sans s'y installer : (traces de campements temporaires au Moule en Guadeloupe datant de -1500)
- Un âge céramique témoignant qui correspond à une 2ème période de migrations à partir du delta de l'Orénoque et du bassin guyano-amazonien dans la 2ème moitié du 1er millénaire avt JC. Ce sont des agriculteurs nomades qui maîtrisent la technique de la céramique, ancêtres des Kalinago et des Taïnos. 3 périodes sont distinguées (Céramique Ancien de 350 avt à 400 ap JC ; Céramique moyen de 400 ap à 1250 ap JC ; Céramique récent de 1200 à la rencontre avec les Européens). Chaque période correspond à une évolution des techniques de céramiques (forme et ornementation). En archéologie précolombienne, la culture est éponyme, baptisée du nom du lieu le plus ancien où ces objets ont été trouvés, identifiés et décrits. La culture saladoïde correspond aux techniques de fabrication développées à Saladero au Venezuela et retrouvées dans les Petites Antilles (céramique ancien). Les techniques de céramique évoluent ensuite de manière endogène, c'est-à-dire de manière interne (Suazoïde, Troumassoïde). Il n'y a pas de trace archéologique d'une technique importée par une autre population, pas de trace d'une hypothétique invasion Caraïbe.

Enfin, les ethnolinguistes ont comparé les langues continentales et les parlers insulaires ce qui a permis d'identifier une origine ethnique commune aux Taïnos des Grandes Antilles et aux Kalinago des Petites Antilles : ces parlers sont des variantes issues d'un seul et même tronc commun appartenant à la famille linguistique arawak.

## B - Les Kalinago, peuple nomade maritime

Les populations amérindiennes des Petites Antilles se nomment elles-mêmes kalinago, « hommes forts » du nom de leur ancêtre mythique Calinago<sup>5</sup>, qui aurait mené la conquête guerrière lors de migrations, à une période indéterminée. Le terme de « kalinago » n'apparaît dans les sources qu'au XVIIème s. On ignore depuis quand ils se nomment ainsi. Donc, pour les périodes antérieures, on parlera des ancêtres des Kalinago.

Les Antilles ont été peuplées par des migrations successives de populations céramistes en provenance du bassin guyano-amazonien (Venezuela et trois Guyanes) qui ont une origine ethnique commune Arawak. Elles ont débuté au Vème-IVème siècle avt JC à bord de pirogues communautaires appelées *kanaoua* et se sont étalées sur plusieurs siècles. Elles peuplent progressivement les îles, du sud vers le Nord. Elles atteignent les Grandes Antilles où elles se fixent à partir du IIIème siècle avt JC. Au VIIème siècle, dans les Grandes Antilles, l'agriculture se développe ce qui favorise la sédentarisation des populations puis la croissance démographique. Elles s'organisent en gros villages hiérarchisés autour d'un chef et réalisent des productions artistiques. C'est sur cette base que se développe du VIIIème au XIIIème siècle la civilisation taïnos que les Espagnols rencontrent à leur arrivée aux Antilles. Alors qu'au sud, bien que d'origine ethnique commune, se développe une société avec des caractéristiques différentes « une culture amérindienne insulaire s'adaptant aux conditions de vie de l'archipel »<sup>6</sup>, celle des Kalinago.

A l'arrivée des Européens, on estime que la société kalinago est composée d'environ 3000 à 4000 individus dispersés sur 600 km de la Guadeloupe à Tobago. Ils vivent sur certaines îles dans des petites communautés de quelques centaines de personnes. Ils développent un mode de vie entre sédentarisation et mobilité, se nourrissant autant des ressources de la terre (petits animaux) que de la mer (poisson, crustacés, lambis) et de la cueillette. Les Kalinago sont

---

<sup>3</sup> *Un flibustier français dans la mer des Antilles*, Jean-Pierre Moreau, Petite biblio Payot voyageurs, Paris, 1990

<sup>4</sup> entretien avec Benoit Bérard, Maître de conférences en archéologie précolombienne au département d'histoire de l'Université des Antilles

<sup>5</sup> *Histoire, géographie, Antilles françaises*, cycle 3, Hatier International, 2003

<sup>6</sup> *Histoire, géographie*, EMC, Histoire des Arts, Hatier International, 2012

essentiellement des marins qui naviguent d'îles en îles et attribuent à chaque île une fonction précise, comme un vaste terroir qu'ils parcourent pour subvenir à leurs besoins (ex : Martinique = *Yanacouera* : île aux Iguanes ; Guadeloupe = *Kaloucaera* : île aux gommiers ; Marie-Galante = *Aïchi* : île au coton, etc...). Les hommes sont souvent en déplacement, laissant régulièrement femmes et enfants dans les villages. Ces derniers ne sont pas fixes mais déplacés régulièrement en fonction de la mise en jachère des terres cultivées. Construits près des rivières et du littoral, ils se composent de plusieurs cases, les ajoupas, entourant une plus grande case communautaire, le carbet ou tabouï, lieu de réunion mais aussi de fêtes et de rites. En effet, de nombreuses fêtes réunissent différentes communautés dans de grands moments de convivialité autour du partage du *ouïcou*, boisson fermentée à partir du manioc. La *mouïna* est le lieu dédié à la cuisine. Les hommes sont polygames et peuvent avoir plusieurs femmes, signe de puissance et de vaillance. La vie quotidienne est rythmée par des rituels conviviaux montrant la forte connexion avec la nature : bain matinal, repas communautaire, soins du corps. Les tâches quotidiennes sont genrées. Les hommes chassent, pêchent, tissent des paniers, construisent les carbets et les embarcations. Les femmes cultivent des plantes dans les *ichalis* (manioc, piment, roucou...), filent le coton, soignent les malades, réalisent les bijoux, préparent les teintures et peignent les corps. Les sociétés amérindiennes des Antilles (Taïnos et Kalinago) sont matrilineaires. Dans ces sociétés patriarcales l'appartenance à la famille se fait par la mère avec une transmission d'oncle à neveu.

Les Kalinago connaissent des constellations c'est-à-dire des groupes d'étoiles, ce qui leur permet de se repérer dans l'espace et dans le temps. « *Le mouvement dans le ciel .... des constellations d'étoiles constituait un calendrier stellaire (...). Elles étaient regroupées en deux ensembles symboliques qui déterminaient deux saisons opposées. Le groupe de constellations dominant à l'époque des pluies (siric, Catalayuman, Ebétiouman) bouge dans l'hémisphère nord de la voûte céleste, en opposition symbolique avec le groupe de constellations de la période de sécheresse (Bakamo, Achinao, Coulumon)*<sup>7</sup>. Ils repéraient dans le ciel la Grande ourse, Orion et les Pléiades et leur attribuaient d'autres noms et des formes zoomorphes ou anthropomorphes<sup>8</sup>. Ils nommaient par exemple, la constellation des Pléiades « Chiric »<sup>9</sup>. Lorsqu'elles apparaissaient dans le ciel, ils savaient que c'était le retour des pluies. Les documents sur la cosmologie caraïbe ne sont qu'un échantillon d'une vaste tradition orale malheureusement perdue. « Les anciens *boyé* (shaman) avaient une connaissance beaucoup plus étendue des étoiles mais qu'ils ont refusé de la transmettre »<sup>10</sup>.

Les kalinago sont des guerriers entraînés depuis leur jeune âge par des rituels à être vaillant et endurants. Ils mènent des expéditions parfois composées de coalitions issues de plusieurs îles. Les kalinago sont animistes dans un cadre chamanique (Boyé)<sup>11</sup>. Enfin, ils pratiquent une anthropophagie rituelle. C'est cette société égalitaire et proche de la nature, complexe et spirituelle qui rentre en contact avec les Européens.

### C - Les différentes phases de la colonisation des Antilles

La colonisation européenne des Antilles qui débute fin XV<sup>ème</sup> siècle transforme durablement les îles et leur peuplement. Les premiers contacts ont laissé l'image d'un « choc de civilisations » préjudiciable aux Amérindiens qui semblent disparaître. Pourtant, récits coloniaux et vestiges archéologiques donne à voir un tableau plus complexe.

Les modalités de la *Conquista* du Nouveau Monde sont largement influencées par la culture religieuse de la fin du Moyen-Age marquée par la Réforme religieuse, les croisades et la reconquête chrétienne de Grenade en 1492. Les Espagnols en tirent un sentiment euphorique de faveur divine, la certitude d'une mission, protéger la Chrétienté. Après la prise de Grenade, ils partent redessiner le monde dans un élan façonné par la quête de foi et la quête de gloire. Ils souhaitent gagner l'Asie en traversant l'océan atlantique afin d'en ramener des épices et des richesses pour renflouer les caisses du royaume vidées par l'effort de guerre. C'est dans ce contexte que Christophe Colomb quitte l'Andalousie le 3 août 1492 avec trois caravelles et 90 hommes. Après plus d'un mois de traversée de l'Atlantique, ils touchent terre

---

<sup>7</sup> Fernando Cervantès, *Les Conquistadors*, Perrin, mars 2022

<sup>8</sup> Douglas Taylor, « Tales and legend of the Dominica Caribs », journal of America Folklore (1952) in **Celma Cécile** (dir) *Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*, Conseil général de la Martinique, 2011

<sup>9</sup> **PETIJEAN ROGET Henry**, *L'héritage amérindien*, Mission académique maîtrise des langages, Guadeloupe, 2006

<sup>10</sup> S. Robou Lamarche, *Taynos et Caribes. Las culturas aborígenes antillanas*, San Juan, Porto Rico, 2005

<sup>11</sup> Perrot-Minnot Sébastien, *La mythologie Kalinago*, cours magistral n°5 sur « Mythologies précolombiennes », Université des Antilles, 2020-2021

dans l'île de Guanahani<sup>12</sup>, dans l'archipel des Lucayes (les Bahamas) le 12 octobre 1492. Les premiers contacts avec les Taïnos sont pacifiques. Colomb et les Frères Pinzon en prennent possession au nom des deux Rois ainsi que des îles proches. La 1<sup>ère</sup> phase de colonisation espagnole est fulgurante et débute après le second voyage, dès 1493, dans les Grandes Antilles à Hispaniola par le frère de Colomb, Bartolomé. La Jamaïque est occupée par Juan de Esquivel en 1509 puis Porto-Rico en 1510 par Ponce de Leon et Cuba en 1511 par Diego Velasquez. L'objectif est de trouver de l'or, d'abord pris aux Taïnos puis extrait des mines. A l'accueil bienveillant succède des soulèvements par les chefs taïnos et ciguayos<sup>13</sup> pour s'opposer au pillage des richesses du sol et à l'exploitation de la main d'œuvre qui bouleverse ce monde en une génération. La rapidité de la colonisation s'explique par le déséquilibre de l'armement (arcs et flèches contre arquebuses, épées, canons, chevaux, molosses) et la structure hiérarchique de la société. Les chefs sont rapidement éliminés, la société est désorganisée, divisée et plus facilement soumise. Le système des *repartimientos* instauré en 1499 est fondé sur le partage des terres entre colonisateurs qui ont autorité sur les communautés villageoises qu'ils exploitent par le travail forcé pour produire de l'or et des denrées alimentaires. En dépit de l'interdiction de l'asservissement des Indiens par la reine Isabelle et des lois successives y compris une bulle papale, les autochtones sont bel et bien réduits en esclavage.<sup>14</sup> Le déclin démographique est rapide et effroyable à cause des massacres, déportations, épuisement au travail mais aussi du choc microbien, de la sous-alimentation et de l'état dépressif des Taïnos. La population autochtone des Grandes Antilles à l'arrivée des Européens est estimée à 4 ou 5 millions d'habitants. En 1512, ils ne sont plus que 26 700 et 125 en 1570<sup>15</sup>.

Auparavant perçues comme marginales et délaissées, le renouveau historiographique montre à quel point les petites Antilles furent un lieu frémissant de rencontres. Jean-Pierre Moreau<sup>16</sup> distingue trois périodes pour les petites Antilles. De 1503 à 1550 caractérisée par les affrontements hispano-indien ; 1550-1600 : « l'ère des rencontres » fréquentes et belliqueuses entre les Kalinago et les Espagnols, belliqueuses ou pacifiques avec les Européens non hispaniques, faites de trocs et d'échanges ; 1600 à 1630 : intensification des échanges et d'affirmation de présences non hispaniques, prélude aux implantations des Etats européens.<sup>17</sup> Dépourvues de ressources en or et habitées par des populations belliqueuses, ce sont pour les Européens des points d'escales pour s'approvisionner en eau (les *aguaidés*) et en bois dès 1493, brefs arrêts souvent ponctués d'affrontements avec les Kalinago, ce qui renforce la méfiance des Espagnols. Ces derniers souhaitaient s'y installer pour dissuader une colonisation par d'autres pays européens et sécuriser leurs approvisionnements mais n'avaient pas les moyens matériels et humains d'occuper ces petites îles et de riposter aux attaques des kalinago et des corsaires. D'autant plus que dès 1520, il y a un glissement spatial des moyens matériels et humains espagnols vers le continent pour capter les richesses des empires aztèques (Mexique) et inca (Pérou). De ces contacts belliqueux avec les Espagnols naît une haine persistante des kalinago à leur égard, alimentée par les Taïnos venus se réfugier dans les Petites Antilles. Tout au long du XVI<sup>ème</sup> siècle, les Kalinago poursuivent leurs attaques contre les îles du nord. Les Espagnols ripostent par des raids de représailles. La fragmentation en îles, la maîtrise de l'espace maritime et de ses courants, la connaissance des constellations, du soleil et des saisons sont de précieux alliés dans la résistance des kalinago à l'invasion européenne durant tout le XVI<sup>ème</sup> siècle. Ce siècle est également riche de rencontres et d'échanges, interactions sur un temps historique assez long, prélude au processus de colonisation. Plus d'un siècle de fréquentation de l'espace insulaire antillais permettent aux Européens de progressivement maîtriser cet espace maritime dans la territorialité large orientée nord-sud qui est celle des Kalinago. Rencontres et échanges sont facilités par un espace maritime où l'on navigue à vue et rend l'appropriation définitive des terres, tardive.

A partir des années 1520, l'arc antillais est de plus en plus fréquenté par des aventuriers européens de toutes nations qui entretiennent des rapports d'échanges avec les kalinago et grignotent le domaine antillais hispanique. Activités de course et de piraterie côtoient des activités de commerce légales ou illégales, l'ensemble des acteurs oscillant entre relations d'échanges ou parfois d'hostilité avec les Kalinago. Au tournant des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècle les activités

---

<sup>12</sup> Fernando Cervantès, *ibid*

<sup>13</sup> Marie-Line Mouriessse-Boulogne, *Amérindiens et Européens dans la Caraïbe insulaire*, Tome 1, Jets d'encre, 2021

<sup>14</sup> Jean-Pierre Sainton (dir), *Histoire et civilisation de la Caraïbe*, Tome 1, Karthala, Paris, 2015

<sup>15</sup> S.F. Cook, W. Borah « Essays in population history. Mexico and the Caribbean », in *The aboriginal population of Hispaniola*, UCP, 1971 in Jean-Pierre Sainton (dir), *Histoire et civilisation de la Caraïbe*, Tome 1, Karthala, Paris, 2015

<sup>16</sup> Jean-Pierre MOREAU, *Les petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu*, Karthala, 1992, Paris in Jean-Pierre SAINTON (dir)

<sup>17</sup> Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

économiques d'échange intra-caraïbe se développent entre boucaniers implantés dans des îles, flibustiers, corsaires, pirates, marchands, contrebandiers, monde européen qui crée un véritable circuit économique en s'articulant à partir de l'île de St Domingue, de St Christophe et Nevis. Les flibustiers notamment les Français fréquentent les Petites Antilles pour des haltes plus ou moins longues, nouant des contacts majoritairement pacifiques et pratiquant des échanges avec les kalinago. Ces longs contacts plutôt amicaux avec les Européens non hispaniques modifient la société kalinago en y introduisant des produits qui intègrent leur propre système de vie et modifient leur perception du monde (quincaillerie, coutellerie, hameçons, haches, toiles, cordages, alcools forts, culture de tabac, de bananes et de canne à sucre destinées aux échanges, adaptation de la voile sur leurs pirogues, développement de l'esclavage domestique et de trocs de captifs, intégration de mots européens dans leur langue).<sup>18</sup>

Les tentatives de colonisation du premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle sont brisées net par les Kalinago. L'installation durable des Européens n'est effective qu'à partir de 1620-1630 et s'inscrit dans cette longue fréquentation de l'espace circum-caraïbes, de la connaissance des réalités insulaires et de la maîtrise progressive de la totalité de l'espace antillais. La colonisation se traduit par un glissement du monde marin à la terre dans l'objectif de cultiver du tabac pour l'exportation en Europe à partir des années 1610 car les petites Antilles ont été intégrées aux grands axes de commerce est-ouest. Les premières installations sont le fait d'aventuriers anglais et français à St Christophe en 1625, anglais à la Barbade en 1627. Menés par des personnalités et soutenus rapidement par leur roi respectif, ils allotissent des terres sous forme de concession. Si à Barbade l'implantation se fait à l'aide d'*Allouagues* venus de Guyane qui introduisent des cultures de subsistance, à St Christophe, elle débouche, en 1627, sur le massacre d'un millier de Kalinago par une alliance franco-anglaise car ils sont devenus des concurrents gênants dans l'appropriation des territoires et des ennemis potentiels, débutant le cycle des « guerres euro-caraïbes » (1627-1660).<sup>19</sup>

La résistance dans les Petites Antilles qui a débuté dès la présence espagnole se poursuit jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au début du siècle, les principales communautés kalinago se concentrent dans l'arc méridional des Petites Antilles. La colonisation européenne investit progressivement les îles voisines à partir des îles du nord (St Christophe et Nevis). La Martinique et la Guadeloupe sont colonisées en 1635, Marie-Galante en 1648, Ste Lucie et Grenade en 1650 comme les Grenadines et St Vincent, tous lieux de farouche résistance des Kalinago. Les Anglais vont choisir de s'installer dans des îles où la présence amérindienne est réduite (Saint-Christophe, Nevis, Antigue), voire nulle (Barbade). A l'inverse, les Français vont prendre possession des principales îles caraïbes. Ces premiers temps de la colonisation des Petites Antilles sont marqués par une cohabitation dans les îles entre les Amérindiens et les Européens, des échanges et le renforcement de l'interpénétration entre les Français et les Kalinago<sup>20</sup>. Une atmosphère d'insécurité permanente flotte sur les terres colonisées régulièrement soumises à des raids offensifs kalinago dont la Dominique (*Waitikabuli*) est la terre-mère. En dépit des différents accords conclus avec les Européens, l'insécurité et les raids continuent, que ce soit du fait des uns ou des autres protagonistes, motivés par la poussée expansionniste des Européens. Les kalinago bénéficiant parfois de l'appui des Africains marrons (des esclaves en provenance d'Afrique y sont introduits dès la 1<sup>ère</sup> décennie du XVI<sup>e</sup> siècle) sont confrontés aux Anglais et aux Français coopérant de 1627 jusqu'au traité de 1660. Les kalinago sont socialement structurés à partir des familles, clans et tribus sur chacune des îles, les relations entre groupes tissant des réseaux familiaux, sociaux et culturels motivant les coalitions lors des grandes batailles. Il n'y a cependant pas d'union politique, les assemblées de guerriers et 2 à 3 grands chefs par île jouant un rôle politique et militaire. La mer tient un rôle essentiel dans cette guerre qui se joue sur terre et sur l'espace maritime autour de St Christophe et Antigue au nord et des cinq îles du sud (Guadeloupe, Martinique, Ste Lucie, St Vincent et Grenade). La guerre culmine en 1658-1659. Le traité de 1660 découle de compromis successifs plus que d'une défaite militaire ou d'une extermination, même si le rapport démographique devient défavorable aux Kalinago dans le temps. Les Anglo-Français souhaitent pouvoir continuer la colonisation dans la paix. Les Kalinago souhaitent préserver l'essentiel de leur territoire face à l'afflux d'Européens<sup>21</sup>. De plus, l'arrivée des Hollandais expulsés du Nordeste brésilien par les Portugais transforme rapidement les Petites Antilles en îles à sucre basées sur un nouveau type d'exploitation économique, l'habitation sucrerie, avec défrichement massif et l'importation d'une main d'œuvre servile. Ce nouveau système ne peut s'accommoder de la situation antérieure de cohabitation. Le 30 mars 1660, 15

<sup>18</sup> Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

<sup>19</sup> Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

<sup>20</sup> BERARD B. et G. LAFLEUR, « Français et Indiens dans les Caraïbes au XVII<sup>e</sup> siècle » In Mickaël Augeron et Gilles Havard (Dir), *Français et Indiens d'Amérique : histoire d'une relation singulière, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> s.*, Paris, Rivages du Xantons, Collection : Mondes Atlantiques, 2013, pp. 53-64.

<sup>21</sup> Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

chefs amérindiens concluent avec les seigneurs-propriétaires des îles du sud le traité de Basse-Terre qui aboutit à l'expulsion des Kalinago des îles occupées. Les îles de Saint-Vincent et de la Dominique désignées « îles neutres » leur sont laissées. Les autres îles sont abandonnées aux Européens. Jusqu'en 1763, les îles neutres servirent de refuge aux Kalinago<sup>22</sup>. Ils ne disparurent pas des îles colonisées où ils sont régulièrement recensés dans la population (ex : en Martinique) mais furent peu à peu absorbés dans la société. Jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, les guérillas persistent à la Dominique et St Vincent pour préserver leur territoire. Les Kalinago continuent de circuler dans les Antilles jusqu'au début du XXème siècle. Les nouvelles sociétés coloniales sont des sociétés terriennes sur des terres insulaires. La rupture avec l'antériorité kalinago reposant sur une vision plus globale archipélagique et moins exclusivement tournée vers la terre est sur ce point nette. La mer prend désormais une autre fonction. Elle continue de relier les nouvelles sociétés terriennes insulaires mais instaure une nouvelle culture atlantique dans une direction ouest-est en les reliant à l'Europe au détriment de l'ancien axe longitudinal sud-nord. Cet étirement dans la durée du processus colonial dans les Petites Antilles et la coexistence des cultures, expliquent la persistance d'héritages amérindiens<sup>23</sup>.

## **II – LES HERITAGES DES KALINAGO**

Trois siècles d'interactions ont nécessairement impacté les populations en contact. Les contacts ont débouché parfois sur des métissages mais ont surtout permis la transmission de savoirs dans des domaines divers parvenus jusqu'à nous et qui constituent des héritages de la civilisation kalinago.

### **A - Unions et métissages ?**

Les populations antillaises sont issues de métissages variés. Souvent ont été mis en avant ceux issus de relations entre colons européens et esclavisés noirs, mais aussi ceux qui sont le résultat des migrations en provenance du continent asiatique. L'héritage génétique des Kalinago n'est pas celui qui a concentré les recherches. Dans les années 1990, dans le cadre de la commémoration de la « découverte » des Amériques (1492), des chercheurs, notamment en République Dominicaine s'interrogent sur la part des populations concernées par ce métissage. Moya Pons estimait ainsi, qu'en 1514 40% des espagnols avaient des origines tainos. En Martinique et en Guadeloupe, les mentions de racines « amérindiennes » se retrouvent dans les expressions du quotidien quand il s'agit de décrire des individus. Ainsi, en Guadeloupe, l'expression « bel chivé zié koupé » (jolis cheveux et yeux en amande) décrit des jeunes femmes qui auraient des caractéristiques proches de celles de leurs ancêtres par opposition à d'autres membres de la société.

La défiance des Kalinago envers les Européens a toujours été forte, surtout quand ces derniers ont commencé à préciser leurs intentions et à menacer « leurs » territoires. Ils se sont notamment montrés rétifs au projet d'évangélisation porté par les missionnaires. Ainsi, si des mariages entre Français et Kalinago sont mentionnés dans les registres paroissiaux ou dans les chroniques, les unions sont peu nombreuses. L'un des cas les plus connus est celui de la famille de l'homme politique Louis-Ernest Deprogès dont plusieurs membres sont identifiés comme Kalinago. Dans les petites Antilles française, le métissage génétique semble ainsi plus mesuré que dans d'autres colonies. Dans son étude portant sur 7 paroisses de la Martinique, l'historienne Jessica Pierre-Louis<sup>24</sup> ne dénombre que 21 personnes métissées d' « Amérindien » sur plus de 3000 actes entre 1680 et 1793. Retracer leurs origines est difficile tant leurs dénominations y sont variées : « sauvages », « Indiens », « caraïbes », « brésiliens ».

Si la colonisation et le développement de la traite négrière, du XVIIe au XIXe siècle, ont pu faire oublier un temps toutes traces des premiers peuples ayant occupé les îles de l'archipel caribéen, c'est que la société coloniale hiérarchisée en partie autour du préjugé de couleurs ne semble reconnaître que deux groupes : les Blancs et les Gens de Couleurs. L'arrivée des populations noires mises en esclavage a pourtant mené à de nouvelles alliances et formes de métissages. Les esclavisés africains ont pu trouver des soutiens auprès des Kalinago. Certains marrons qui ne pouvaient se réfugier dans les mornes ou dans les forêts des petites îles n'hésitèrent pas à prendre la mer. Le Père Labat raconte ainsi que ces derniers se réfugiaient à Saint-Vincent où les Kalinago donnaient « aux fuyards toute la commodité possible de se sauver des Habitations de leurs maîtres ». Les *Black Caribs* (Caraïbes noirs) aussi appelés Garifunas (« mangeurs de

---

<sup>22</sup> BERARD B. et G. LAFLEUR, *ibid*

<sup>23</sup> Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

<sup>24</sup> PIERRE-LOUIS Jessica Les Libres de couleur face au préjugé : franchir la barrière à la Martinique aux XVIIe-XVIIIe siècles. Thèse. UAG, 2015.

manioc ») sont ainsi nés des unions entre esclavisés et Kalinago au début du XVIIe. Aujourd'hui réfugiés principalement au Honduras et à Belize, ces descendants ont conservé en partie les traditions de leurs ancêtres. Mais c'est dans les îles « neutres » laissées aux Kalinago suite au Traité de Basse Terre, et principalement à la Dominique, que les traces sont les plus visibles. En effet, en 1903, la création de la réserve *Kalinago Territory* a permis aux descendants d'être reconnus et de pouvoir diffuser un patrimoine culturel et technique aujourd'hui reconnu.

## B – Un héritage à dominante linguistique

Les héritages des Kalinago sont très présents dans notre langue au quotidien. Si les échanges entre Européens et Amérindiens étaient principalement non verbaux lors des premiers contacts, très vite les uns et les autres apprennent des rudiments de la langue de l'Autre, maîtrisant un « baragouin » qui leur permettent de communiquer. Certains, comme les missionnaires, ont une connaissance plus poussée des Kalinago avec qui ils échangent plus souvent. Ils servent d'intermédiaires. Le cas du jeune dieppois, Jean Jardin, enlevé par les Amérindiens et élevés par eux, est un exemple de ceux qui transmettront les rudiments de la langue et de la culture qu'ils ont appris à maîtriser.

Le nom de certaines îles antillaises est d'origine amérindienne : Cuba, Jamaïque et Haïti dans le nord ; Bequia, Canouan, Kariacou dans le sud ainsi que Curaçao (Curaçao), Bonaire (Boynari) et Aruba (Arubeira). Au-delà, en Martinique, il est présent dans la toponymie des communes. Plusieurs d'entre elles reprennent notamment les noms de chefs comme Pilote (Case-Pilote ; Rivière-Pilote) ou encore Arlet (Anses d'Arlet), Macouba, Macabou ; Carbet ou Ajoupa-Bouillon font référence à la dénomination des habitats amérindiens.

En outre, les Kalinago ont une très bonne connaissance de la faune et de la flore. Ils en transmettent les usages aux Européens, notamment aux premiers colonisateurs qui sans cela n'auraient pas survécu. Ceci explique de nombreuses dénominations des animaux ou autres éléments de nos environnements soient d'origine amérindienne. Ainsi, certains noms de fruits comme le maracuja, la goyave, la papaye, le zicaque, les mombains, l'ananas, le corossol, ... mais aussi des légumes tels que le giraumon, le chou-caraiïbe, la patate douce, le maïs (issu du mot « mahisi » plante originaire d'Amérique centrale)... Le tabac tout comme le piment sont des plantes issues du continent américain et créées par hybridation par les Amérindiens. Tous les piments du monde sont issus du piment des Antilles. Plus connu, le manioc ou *Kiere*, au centre leur alimentation a vu son mode de préparation transmise aux premiers colons. Son utilisation est toujours très présente dans la cuisine caribéenne que cela soit sous la forme de farine, comme le couac, en Guyane, ou de cassaves. On retrouve plusieurs recettes héritées des Kalinago. On peut boire un bol de toloman, manger une soupe d'herbages, le calalou ou, préparer un « matété », plat qui s'est métissé avec l'ajout d'épices venues des Indes.

Le créole a conservé des noms d'oiseaux qu'utilisaient les « Amérindiens » : le « kio » et le « kayali » qui sont des hérons ; le « pipirit » qui chante tôt le matin ; le « gligli » et le « malfini » qui sont des petits rapaces de la zone américano-caribéenne ; le « touaou » qui est une sterne, un oiseau marin aujourd'hui protégé. Il en est de même pour certains animaux terrestres comme le « manicou » ; l'anoli ; les tortues de terre, les « molocoïs » ou des animaux marins comme les tortues de mer « cawane » et une variété de crabe « cirique » qui ont conservé leurs noms d'origine amérindienne<sup>25</sup>.

## C - Un héritage technique :

Le domaine de la pêche est celui qui a conservé de très nombreux noms amérindiens de poissons et de techniques. Les pêcheurs antillais qui attrapent les balaous, les piskett (petits poissons se déplaçant en banc) et les titiris en lançant leurs sennes au pipiri reprennent les gestes et le lexique des Amérindiens. Ils pêchent aussi le « waliwa », une espèce de mérou et des « mombins ». Ils fabriquent des nasses tout comme le faisaient leurs ancêtres kalinago.

Concernant la pêche en rivière, il existait une technique de pêche (aujourd'hui interdite) : « l'ennivrage » qui consistait à empoisonner une partie de cours d'eau délimité par des barrages de pierre et de feuillages. Le poissons et les

---

<sup>25</sup> PETIJEAN ROGET Henry, *L'héritage amérindien*, Mission académique maîtrise des langages Guadeloupe, 2006

écrevisses étouffés par le poison remontaient à la surface de l'eau reproduisant la pêche des kalinago à l'aide de sucs toxiques déposés dans l'eau<sup>26</sup>.

Le gommier, embarcation faite d'une seule pièce à partir d'un tronc de gommier blanc fouillé au feu et creusé à l'aide d'une tille, l'herminette du charpentier, constitue la continuation technologique de la fabrication des grandes pirogues de guerre des kalinago, la *kanawa*, qui a donné naissance au mot « canot ». Ils doivent faire attention aux « cailles », des récifs qui affleurent, mot issu de l'amérindien « *cairi* » qui signifie « île ».

En matière culinaire, on retrouve le coui, où sont préparés les repas ; le canari où ils sont cuits, qui sont des récipients déjà utilisés par la civilisation kalinago. Et puis on peut se reposer dans un « hamac » avant de « boucaner » les aliments non plus vraiment pour les conserver, aujourd'hui, mais pour leur goût.

Autres techniques conservées : la vannerie qui consiste à tresser des fibres végétales pour les transformer en objets variés : corbeille, panier, chapeaux... Le pandanus est très utilisé pour ce type de réalisation artisanale. On peut aussi citer la poterie, notamment la technique du colombin qui consiste à assembler des colombins, sortes de boudins d'argile, par superposition jusqu'à obtenir la dimension voulue. Puis, ils sont joints par pincements ou étirements.

Enfin, cet héritage kalinago est important concernant la culture des plantes dans les jardins créoles ou « les habitués » dont l'ancêtre est l'ichalis, où les Kalinago cultivaient des plantes comestibles et de pharmacopée. Ils étaient éloignés d'environ une heure de marche des villages. On peut citer la sapotille, la fameuse zèb a pik, le courbaril, la cerise-pays. Pas moins de 180 plantes de la pharmacopée étaient utilisées dans un objectif de thérapie, d'autres dans des pratiques spirituelles. L'ouvrage de Lucien GEGRAS<sup>27</sup> les recense. La perception de la nature, l'usage des plantes alimentaires, protectrices et médicinales, sont autant d'apports qui ont fondé la culture créole métissée<sup>28</sup>.

Les héritages Amérindiens questionnent l'histoire et le patrimoine des Antilles française et plus largement celui de l'espace caribéen. En effet, on retrouve toutes ces traces, ces usages, de façon plus ou moins marquée, dans toutes les îles. Il y a donc un lien, une unité mise en avant par l'histoire de cette société maritime, mobile, habituée à naviguer d'île en île, fonctionnant en réseau. Alors que la colonisation, menée par des empires concurrents, a eu tendance à isoler (Exclusif colonial, ...) plutôt qu'à créer des ponts, la (re)découverte des racines kalinago invite à la « déconstruction du mythe colonial, qui a promu une ethnicisation exacerbée et manichéenne (des) populations » comme l'explique l'archéologue B. Bérard, et répond à une quête identitaire des hommes et des femmes issus de tous ces métissages.

### **III - ENTRE HISTOIRE ET MEMOIRES, UNE PATRIMONIALISATION EN MARCHÉ**

#### **A – Une communauté oblitérée par des « mythes coloniaux »**

Deux mythes coloniaux tenaces pendant plusieurs siècles ont légué une image négative des Kalinago.

Le premier mythe colonial concerne le cannibalisme qui a été relativisé. La légende des Caraïbes ayant exterminé les Arawak est née de la rencontre des Espagnols avec les Taïnos dès 1492, lors du 1er voyage de Christophe Colomb. Lorsqu'il touche terre à l'île de Guanahani dans les Bahamas puis à Cuba et Ayiti, il rencontre une population « *nue..., de belle stature.... et craintive...* »<sup>29</sup> qu'il nomme « Indiens ». Eux, comprend-il à ce moment-là, se nomment « taïnos » ou « nitainos ». Sédentaires, ils vivent dans des villages organisés en caciquat. Ceux-ci lui apprennent que des « Caniba

---

<sup>26</sup> PETIJEAN ROGET Henry, op. cit.

<sup>27</sup> Lucien GEGRAS, *LE JARDIN CREOLE. Repères culturels, scientifiques et techniques*, éditions JASOR, Archipel des sciences, 2006

<sup>28</sup> PETIJEAN ROGET Henry, op. cit.

<sup>29</sup> *lettre de Christophe Colomb à Luis Santagel, intendant général d'Espagne, février-mars 1493*, manuel collège Hatier International, 2012, p 20

» ou « Cariba » mangeurs d'hommes vivent dans les îles du sud<sup>30</sup> (les Petites Antilles). Pour les Taïnos, ce vocable signifie « hommes terribles ». Se forge alors le malentendu historique qui a perduré pendant plus de 5 siècles : les Espagnols nomment ce peuple des Petites Antilles « Caraïbe » et le distinguent des Taïnos des Grandes Antilles. Ce préjugé est conforté lors de la 1ère rencontre des Espagnols avec les « Caraïbes » de Guadeloupe en 1493<sup>31</sup>. Ils découvrent des restes humains boucanés. Les « Caniba » ou « Cariba » sont bien anthropophages ce qui va donner naissance au mot « cannibale » à partir de la racine « Caniba » ou « Cariba ». Cette représentation stigmatisante d'une population rejetée dans un monde bestial et sauvage<sup>32</sup> par les Espagnols, choqués de la transgression d'un tabou : l'anthropophagie, va se transformer en vérité historique durant cinq siècles.

Qu'en est-il de l'anthropophagie ? Les anthropologues et ethnologues ont cherché à comprendre ce rituel car en effet il s'agit d'un rituel. Les kalinago, lors des combats capturent des prisonniers. Certains prisonniers hommes sont sacrifiés, parfois des années après leur capture et consommés lors du *caouynage*, une cérémonie collective ritualisée. Le but est de s'accaparer la force du guerrier et constitue une réparation. Les hommes (et uniquement les hommes) sont mangés pour récupérer la force qui a été prise au groupe quand eux-mêmes ont mangé des membres de la famille. Chez les Amérindiens continentaux et les kalinago insulaires, le corps a une puissance spirituelle et la puissance est collective. Le *Boyé* (nom du chamane relevé dans les sources européennes) s'appuie sur la force spirituelle de chacun des présents. Manger un homme conduit à voler une partie de la puissance spirituelle du groupe, ce qui affaiblit la force du groupe. Il faut donc que l'autre soit mangé à son tour pour que le groupe récupère sa force. S'inscrit ainsi un cycle permanent de la vengeance par la nécessité de récupérer la puissance spirituelle prise par l'ennemi. Cette anthropophagie rituelle est d'ordre religieux, dans l'objectif de maintenir l'équilibre et de renforcer la cohésion du groupe en s'appuyant sur la puissance spirituelle de tous ses membres<sup>33</sup>.

Donc, l'anthropophagie est avérée mais elle ne résulte pas d'un acte sauvage, d'un besoin primitif alimentaire mais d'un acte religieux et social. Il s'inscrit dans le cadre d'autres pratiques religieuses, dans une autre perception du monde avec des valeurs morales différentes et ne sont pas la marque d'un sous-développement. C'est aussi une logique ultime des sociétés agraires qui considèrent que les forces vitales ne sont pas renouvelables, qu'elles sont limitées et doivent être régénérées en ingérant le cœur et le sang des victimes pour restaurer l'énergie cosmique<sup>34</sup>.

L'autre « mythe colonial » qui lui, a été déconstruit, concerne « les méchants Caraïbes anthropophages qui ont exterminé les Arawak ».

Nous venons de voir que deux peuples d'origine totalement différentes avaient été identifiés par les Européens : les Taïnos et les Caraïbes. Cependant, l'ethnologie, notamment l'ethnolinguiste, a montré que toutes les migrations successives qui se sont déroulées dans les Antilles furent effectuées, à l'immense majorité, par des populations d'origine linguistique arawak.

Ainsi, pendant longtemps, les « mythes coloniaux » ont oblitéré la communauté kalinago en construisant l'image répulsive du Caraïbe violent et anthropophage, un ancêtre qu'on ne désire pas reconnaître comme sien. Mais la déconstruction de ces légendes terribles a permis de démystifier ces populations et de les reconnaître comme des ancêtres à part entière, une des composantes de la société créole actuelle.

## B – Le patrimoine amérindien reconnu patrimoine antillais

L'intérêt pour l'héritage amérindien débute timidement à la fin du XIXe siècle dans les Antilles françaises et est d'abord le fait de scientifiques. Il est lié au développement de l'archéologie dans ces îles. Dans les années 1930, les premières

---

<sup>30</sup> Jean-Pierre Sainton (dir), *Histoire et civilisation de la Caraïbe*, Tome 1, Karthala, Paris, 2015

<sup>31</sup> *Journal du 2ème voyage de Christophe Colomb*, Histoire et civilisation de la Caraïbe, op cit

<sup>32</sup> G. Lafleur, *Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens*, Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe, n°109, 1996

<sup>33</sup> Entretien avec B. Bérard, Maître de conférences en archéologie précolombienne au département d'histoire de l'Université des Antilles

<sup>34</sup> G. Lafleur, *ibid*

fouilles sont réalisées sous la direction de R.P Delawarde. Si elles ont le mérite d'exister, elles ne modifient pas fondamentalement le rapport des sociétés antillaises à leur passé encore engluées dans un contexte colonial, aux visées assimilationnistes et qui vise avant tout à les nourrir de la métropole, de la Mère Patrie, de l'Europe. Puis, elles se tournent vers les racines africaines, celles liées au déracinement, à la mise en esclavage des noirs amenés comme main-d'œuvre aux Amériques. C'est A. Césaire et le mouvement de la négritude ; F. Fanon et son combat en Algérie... Pour autant, le travail de recherche se poursuit à l'image des travaux du Père Pinchon.

Les années 1960-1970 voient l'inscription du patrimoine amérindien dans le patrimoine antillais. En effet, en 1961 se tient à Fort-de-France le premier Congrès international d'études des civilisations précolombiennes des Petites Antilles. En 1965, Edgar Clerc organise la première exposition consacrée aux cultures amérindiennes en Guadeloupe. S'ensuivent l'ouverture du Parc des Roches Gravées de Trois-Rivières, dans cette île, et du Musée d'archéologie en Martinique. Les Kalinago trouvent petit à petit leur place dans les mémoires antillaises en même temps que s'écrit leur histoire. Dans les années 1990 parallèlement aux discours sur l'antillanité et la créolité, loin d'une vision manichéenne du monde héritée de la période coloniale, les Antillais sont invités à (re)découvrir une partie de leurs racines nécessairement multiples. Les publications scientifiques sur les Kalinago ou les Tainos se multiplient. En 2006 est créé un poste de maître de conférences en archéologie précolombienne à l'Université des Antilles et de la Guyane. Son enseignement est intégré à la licence d'histoire. Se développe une archéologie préventive qui permet des découvertes en amont de la mise en chantier de certains sites. Les citoyens sont également sensibilisés à ces problématiques et signalent les artefacts découverts.

### C – Une patrimonialisation différenciée : les exemples de la République Dominicaine et de la Martinique

Le patrimoine est l'ensemble des héritages matériels et immatériels dont les communautés humaines assurent la préservation car ils sont dépositaires d'une part de leurs identités. Le patrimoine est une construction sociale. En effet le processus de patrimonialisation transforme un espace ou un bien en objet patrimonial en fonction de l'importance qui lui est apporté, du symbole dont il est porteur. Si les héritages kalinago sont nombreux, la volonté de les préserver et de les transmettre n'a pas toujours été de soi. Si l'on étudie la patrimonialisation en République Dominicaine (pour les Tainos) et en Martinique (pour les Kalinago), les approches différentes donnent à voir un processus en marche dans les deux îles mais pas selon les mêmes objectifs ni la même symbolique.

En République Dominicaine, dans cette grande île du Nord, le choix semble avoir porté davantage vers la mise en avant des héritages européens, espagnols, sans pour autant oblitérer les traces des Tainos. En effet, en se baladant dans la ville coloniale de Saint-Domingue on est frappé par les références aux anciens colonisateurs tant par la toponymie des rues que par l'architecture. Le Phare élevé en l'hommage de Christophe Colomb en est le symbole. Pour autant difficile d'effacer les traces des Tainos avec ces grottes où l'on retrouve des pétroglyphes comme *las Cuevas de las Maravillas* ouvertes au public en 2003 et aujourd'hui zone protégée mais très touristiques. La patrimonialisation sert le projet de développement touristique de l'île. Certains hôtels utilisent des références à l'art taino par exemple comme une sorte de folklore. Le *Conquista Park* est une reconstitution des modes de vie des Taïnos qui explique également leur disparition suite à la colonisation. Situé dans une petite zone commerciale où l'on présente aux visiteurs la fabrication du cigare et où sont vendus des produits de l'artisanat local, cet espace reste une ressource éducative pour aborder de façon ludique ce peuple et ses héritages, y compris pour les Dominicains. Car ces dernières années, on observe une volonté de valoriser cet héritage. A Salcedo, le musée *Magua* est le résultat d'une collaboration avec les élèves d'un lycée et en est le symbole.

En Martinique, si cette patrimonialisation fut progressive et se poursuit, elle a une autre ampleur au regard du nombre et du type de sites répertoriés. L'enjeu est parfois politique tant les kalinago sont évoqués parfois comme les premières victimes de la colonisation et de l'esclavage et deviennent des symboles de la résistance face à l'invasion européenne. Ainsi, on peut signaler à titre d'exemple trois temps forts de ce processus. Tout d'abord le procès de Christophe Colom accusé de crime contre l'Humanité et de génocide, organisé en décembre 1993, dans le contexte des commémorations de 1492, est conçu avant tout comme un procès du colonialisme. Puis, le fameux site du tombeau des Caraïbes entre les villes du Prêcheur et de Saint-Pierre et matérialisé par l'œuvre de Chantal Hippocrate, exprime cette volonté de rendre hommage à un peuple ayant cherché à résister. On y fait référence au « saut de la mort collectif » d'un groupe de kalinago qui se seraient jetés à la mer, préférant la mort à la reddition aux Européens. La géographie du lieu et les témoignages des contemporains laissent à penser que cet événement se serait déroulé à Grenade et non en

Martinique. Enfin, La découverte à l'Anse Bellay d'un cimetière d'esclaves au-dessus de tombes amérindiennes contribue à renforcer ce sentiment. Cet espace, aujourd'hui délimité, est devenu tout à la fois un lieu de mémoire et un lieu d'histoire. Lieu de mémoire, il a vu l'érection d'une stèle où l'on peut lire : « En ces lieux reposent des hommes et des femmes rompus par le travail forcé. Respé ! ». Nombreux ceux qui viennent s'y recueillir dans le cadre des célébrations du 22 mai. Un lieu d'histoire avec des panneaux informatifs relatant les découvertes des fouilles menées. Toutefois, au-delà de ce lien fait avec l'esclavage, tout un travail de vulgarisation et de transmission des résultats de la recherche est à l'œuvre depuis quelques années. Si l'on peut regretter que le site des roches gravées semble un peu laissé à l'abandon, la communauté de commune Cap Nord cherche à valoriser les sites archéologiques de son territoire comme ceux de Macouba mais surtout de Vivé au Lorrain avec le projet de créer un Parc caribéen de la vie amérindienne. Des ateliers sont proposés aux scolaires comme aux plus grands. La communauté propose sur sa chaîne des capsules vidéo présentant des aspects de la vie quotidienne ou des héritages des Kalinago réalisées par l'archéologue M. Ecrabet. Les héritages amérindiens participent à la construction d'une identité antillaise. Si le patrimoine peut être considéré comme un instrument de résilience, dans l'espace caribéen marqué par le choc du contact, la colonisation, la traite négrière, le patrimoine kalinago peut aussi être considéré comme un facteur de reliance<sup>35</sup>.

Des lieux de mémoire fleurissent çà et là. En Martinique, au Marin, une pierre bleue à 3 pointes trône au centre d'un rond-point alors qu'à Fort-de-France, au Grand Port Maritime, a été installée une stèle *kanawa*. La municipalité des Trois-Ilets a, elle, fait le choix de l'inauguration d'une « place kalinago ». Des associations telles que KARISKO en Martinique ou Kalina Gwada, en Guadeloupe œuvre à la valorisation et à la réappropriation du patrimoine kalinago dans les Antilles Françaises. Ils inspirent de nombreux artistes tels que Victor Anicet ou Ricardo Ozier-Lafontaine.

1492 et l'ouverture de l'Atlantique aux Européens a marqué le déclin des Kalinago dans la Caraïbe. Leurs héritages sont pourtant nombreux. Les contours de cette société maritime sont aujourd'hui mieux connus. Ils nous invitent à repenser notre rapport à l'espace, à la mer. Loin d'une insularité-isolement, ils ont expérimenté l'archipel et ses réseaux. Société maritime mobile, ils ont fait preuve de résilience s'adaptant aux aléas climatiques et sismiques de la région. Les sociétés caribéennes prennent progressivement conscience de toutes ces traces matérielles et culturelles laissées dans leurs territoires. Mieux, elles tentent de mieux se les approprier afin d'en potentialiser les apports. Ces héritages communs contribuent à la création d'un patrimoine caribéen.

#### Sources :

**Breton Raymond R.P.**, *Relation de l'île de la Guadeloupe (1647)*, Basse-Terre : Société d'histoire de la Guadeloupe, 1978

**Breton Raymond R.P.**, Dictionnaire caraïbe-français (1665), Paris, réed. Karthala, 1999 (BCF)

**Delawarde Jean-Baptiste**, « Les derniers Caraïbes. Leur vie dans une réserve de la Dominique ». In : *Journal de la Société des Américanistes*, 1938, 30-1 : 167-204.

**Douglas Taylor**, « *Tales and legend of the Dominica Caribs* », *Journal of American Folklore* 65 (1952), p.267-279

**Du Tertre Jean-Baptiste R.P.**, *Histoire générale des isles de St Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique....*, Paris, Langlois, 1654, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Fort de France, Kolodziej, 1978, 4 vol  
**Grunberg Bernard, Roux Benoît, Grunberg Josiane**, *Voyageurs anonymes aux Antilles*, Editions l'Harmattan, Paris, 2015

**La Borde, Sieur de 1674** « Relation de l'origine, mœurs, costumes, religion, guerres et voyages des Caraïbes sauvages des isles Antilles de l'Amérique ». In : *Recueil de divers voyages faits en Afrique et 14 en Amérique qui n'ont point été encore publiés contenant l'origine des mœurs, les coutumes et le commerce des habitants de ces deux parties du monde* (H. Justel, trad. et coord.) : 477- 522. Chez Louïs Billaine. Paris.

**Moreau Jean-Paul** (présenté par), *Un flibustier français dans la mer des Antilles*, Petite Bibliothèque Payot Voyageur, Paris, 2004

---

<sup>35</sup> Au sens d'appartenance sociale. « appartenir à une communauté dont on partage ou refuse le sort heureux ou malheureux » Roger Clause, *Les Nouvelles*, Éditions de l'Institut de Sociologie, 1963

## Bibliographie :

- BOULOGNE-MOURIESSE Marie-Line**, *Amérindiens et Européens dans la Caraïbe insulaire (1492-1804)*, 2 tomes, Decitre, 2021
- PERROT-MINNOT Sébastien**, *L'épopée du peuple Garifuna, L'histoire des « Caraïbes Noirs »*, Revista D, Prensa Libre, Guatemala, avril 2020.
- ROUX Benoît**, *Kalinago. Français et amérindiens dans les Petites Antilles au XVIIe siècle*, thèse de doctorat, 2019
- Hofman, Corinne L., Menno L. P. Hoogland et Benoît Roux** (B. Grunberg, coord.), « Reconstruire le táboüi, le mánna et les pratiques funéraires au village caraïbe d'Argyle, Saint-Vincent ». In : *A la recherche du Caraïbe perdu. Les populations amérindiennes des Petites Antilles de l'époque précolombienne à la période coloniale*, 2015, 41-50. L'Harmattan. Paris.
- BERARD Benoît**, *De l'archéologie précolombienne au patrimoine antillais : la patrimonialisation des héritages amérindiens en Martinique et en Guadeloupe*. Outre-Mers Revue d'Histoire, Société française d'histoire d'outre-mer, 2014, pp.237-251.
- BERARD Benoît, Lafleur Gérard**. *Français et Indiens dans la Caraïbe, XVIe-XVIIIe siècles*. Havard G. et M. Augeron. Un continent en partage. Cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français, Les Indes Savantes-Rivages des Xantons, pp.53-64, 2013
- CELMA Cécile (dir)**, *Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*, Conseil général de la Martinique, 2011
- GRUNBERG Bernard (dir)**, *A la recherche du Caraïbe perdu. Les populations amérindiennes des Petites Antilles de l'époque précolombienne à la période coloniale*, Paris, L'Harmattan, 2009
- GEGRAS Lucien**, LE JARDIN CREOLE, Repères culturels, scientifiques et techniques, éditions JASOR / Archipel des sciences, 2006
- L'Étang, Thierry**, « Notes sur deux mythes d'origine des Caraïbes insulaires ». In : *Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles* (C. Celma, coord.) : 22-31. Musée Départemental d'Archéologie Précolombienne. Conseil Général de la Martinique. Fort-de-France, 2004.
- SAINTON Jean-Pierre (dir)**, *Histoire et civilisation de la Caraïbe (Guadeloupe, Martinique, Petites Antilles), Tome 1, le temps des Genèses, des origines à 1685*, Ed Maisonneuve et Larose, 2004
- Verrand, Laurence**, *La vie quotidienne des Indiens Caraïbes aux Petites Antilles (XVIIe siècle)*. Karthala. Paris. 2001

## Sitographie :

- Benoît Bérard, Jean-Yves Billard, Thierry L'Étang, Guillaume Lallubie, Costantino Nicolizas, Bruno Ramstein, Emma Slayton**, *Technologie du fait maritime chez les Kalinago des Petites Antilles aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, *Journal de la société des américanistes*, 2016, <https://doi.org/10.4000/jsa.14688>
- BERARD Benoît**, Essai d'archéogéographie sociale des territoires amérindiens dans l'archipel antillais. 300 av. J.-C./400 apr. J.-C., 2018, <https://hal.univ-antilles.fr/tel-02539069v1/file/HDR-Vol.%201.pdf>
- BERARD Benoît**, *Caraïbes et Arawaks, caractérisation culturelle et identification ethnique. Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*, 2004. fffhal-01677455f
- BERARD Benoît**, *Historique de la recherche archéologique précolombienne dans les Antilles : gros plan sur la Caraïbe francophone*, <https://hal.univ-antilles.fr/hal-01290831>
- BERARD Benoît**, *De l'archéologie précolombienne au patrimoine antillais : la patrimonialisation des héritages amérindiens en Martinique et en Guadeloupe*. Outre-Mers Revue d'Histoire, Société française d'histoire d'outre-mer, 2014, 102 (382-383), pp.237-251.
- BERARD Benoît**, *Martinique, terre amérindienne. Une approche pluridisciplinaire*. Leyde: Sidestone Press. 2013 (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00975450>)
- Lafleur, G.**, « Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens ». *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (109), 3–20. <https://doi.org/10.7202/1043257ar>, 1996
- Perrot-Minnot Sébastien**, *La mythologie Kalinago*, cours magistral n°5 sur « Mythologies précolombiennes », Université des Antilles, 2020-2021

**PETIJEAN ROGET Henry**, *L'héritage amérindien*, Mission académique maîtrise des langages Guadeloupe, 2006  
[https://www.ac-guadeloupe.fr/circonscriptions/bouillante/docindex5a/lang\\_kreyol\\_25.pdf](https://www.ac-guadeloupe.fr/circonscriptions/bouillante/docindex5a/lang_kreyol_25.pdf)

## Podcasts

**COURS D'HISTOIRE STORIAVOCE** avec Benoit Roux

Les indiens des Petites Antilles  
La vie quotidienne des Amérindiens des Petites Antilles (XVIIe)  
Français et amérindiens une relation complexe.

### Capsules vidéo

**OLIWON LAKARAYIB** (Chaîne Youtube <https://www.youtube.com/channel/UC-vUB1gbGRBPBElh3sAcDOQ>) a réalisé 3 capsules vidéo à destination du grand public sur les populations Kalinago.

1. Et si les « méchants » Caraïbes n'avaient pas éliminé les « gentils » Arawak
2. Et si les Kalinago étaient bien plus que des « sauvages » ?
3. La colonisation européenne qui débute au XV<sup>e</sup> siècle a-t-elle provoqué la disparition des Kalinago aux Antilles ?

**ECRABET Matthieu**, archéologue martiniquais, produit « La minute ABAKETA », de mini-capsules vidéo qui nous invitent à découvrir un aspect, un mot de la civilisation kalinago.

Episode 1 : <https://www.youtube.com/watch?v=hmwKqGyGHLI>